

Mycérinus. Hérodote avait donc raison de dire que c'était ici la sépulture, non pas de la courtisane Rhodope, mais du roi Mycérinus. La place du sarcophage était indiquée par un creux dans le roc; du sarcophage il ne restait rien. Le petit temple qui se rattachait à cette pyramide est en ruines. La chaussée inclinée par laquelle arrivaient les blocs de granit s'y voit encore.

Nous avons étudié hier, à Boulaq, les parties essentielles de tout tombeau égyptien. Il est aisé de les voir ici en place. Nous sommes, en effet, sur un des grands cimetières de l'Égypte, et nous ne marchons guère que sur des tombes. Assez naturellement, en effet, autour de chaque sépulture de roi venaient se grouper les sépultures plus modestes de ses parents ou de ses serviteurs. De toutes petites pyramides ou de simples mastabas marquaient leur place. On en voit encore les restes. En y pénétrant, on y lit les noms royaux des plus anciennes dynasties. Au point de vue de la disposition, la plus intéressante à visiter est celle dite de Campbell, parce que Wyse l'a découverte pendant que l'Anglais Campbell était consul général au Caire. Elle offre un beau modèle de puits ou couloir vertical, correctement construit. Plus curieux nous semble toutefois le groupe des sépulcres qui sont à l'ouest de la grande pyramide. Là se trouvent des scènes pittoresques de la vie domestique ou champêtre : la représentation d'une ferme, d'un pressoir à vin, d'animaux divers, de corps de métiers, qui nous reportent

au temps de l'humanité encore jeune et naive. Dès cette époque, il est évident qu'on connaissait déjà l'acier, car des bouchers, qui égorgent un bœuf, aiguissent leurs couteaux rouges de sang à une baguette bleue. Les chapiteaux des colonnes ont des fleurs de lotus sculptées. Tandis que M. Vigoureux relève en notes tant de détails intéressants, je jette un dernier coup d'œil sur le vaste paysage qui se déroule à nos pieds. Le soleil baisse. La grande ombre de la pyramide se projette au loin sur les vastes campagnes. Tout porte à rêver.

Quel contraste entre la plaine féconde à ma gauche, quand je regarde vers Sakkarah, et le désert aride à ma droite! Les pyramides semblent avoir été élevées ici pour dire à la vie : « Tu n'iras pas plus loin. » A l'orient, le Nil se promène majestueux au milieu des riches moissons qu'il fait germer; de noirs villages se cachent dans des bois de palmiers, cet arbre sacré dont les branches symbolisent le triomphe, et dont les fruits, groupés en régimes dorés, raniment le voyageur anéanti; enfin le Caire, à l'arrière-plan du panorama, dresse ses fiers minarets jusqu'au ciel, et nous fait admirer sa citadelle. Au couchant des montagnes, des vallées, des mers de sable, et plus rien. Quelques misérables pierres tombales rappellent que des Arabes veulent encore être ensevelis à l'entrée du désert leur patrie, ou en vue des pyramides, comme pour recueillir un reflet de la gloire des Pharaons. Il est très remarquable que ce peuple, si dégradé soit-il, garde encore quelque

prétention, dernier vestige d'une grandeur évanouie. Sous ses haillons, il a toujours la démarche fière, et les femmes, enveloppées dans leurs longs voiles bleus, avec leurs robes flottantes, sans souliers, les ongles teints de henné, les yeux cirés d'une couche bleuâtre, derrière le cylindre de cuivre qui descend sur leur nez, malgré leur saleté repoussante, gardent encore une incontestable majesté.

Nous les rencontrons nombreuses en regagnant le Caire. Les dames du sérail elles-mêmes font en ce moment leur promenade en voiture, soigneusement gardées par des eunuques et escortées par des soldats à cheval. Quel autre côté pitoyable de la vie orientale!

La soirée est splendide. Le soleil se couche. On ne se lasserait pas de contempler le dernier et languissant adieu qu'il adresse aux eaux du Nil, aux palmiers, aux minarets, à la mosquée de Méhémet-Ali, et derrière nous aux vieilles pyramides.

Le Caire, mardi 29 février.

C'est à la ville moderne que nous devons consacrer cette journée.

Notre excursion matinale se fait à pied. En ce moment la cité entière, réveillée depuis peu, descend dans les rues, se montre, s'agite avec ses préoccupations de toute sorte. Il est intéressant de l'observer dans ce mouvement inconscient

de la vie ordinaire. Chaque vendeur ambulante s'annonce de sa plus belle voix. Les magasins du Mouski sont déjà ouverts. Les ânes, pour se préparer aux courses de la journée, mangent du bar-cim, trèfle vert très hygiénique en cette saison. C'est, au reste, le régal que l'intendant de Joseph ménagea autrefois aux ânes des fils de Jacob, quand ils arrivèrent de Canaan¹. Les porteurs d'eau plient sous leurs peaux de bouc largement gonflées. Les chameliers se balancent au haut de paisibles dromadaires qui partent ou qui arrivent. Les cafés se peuplent. L'agitation s'accroît. Nous sommes au point le plus fréquenté de la ville. Les grands hôtels, l'opéra, la poste, les tribunaux internationaux se trouvent groupés ici. Sortons du tumulte et entrons dans le frais jardin qui est sur nos pas, pour y respirer à l'aise.

L'Esbekieh est un bosquet délicieux, sorti de terre en moins de vingt ans. Il a été planté sur les alluvions du Nil, qui, périodiquement, venait créer ici un détestable marais. Les arbres des pays les plus chauds y croissent avec une force de végétation étonnante. Des boababs de l'Inde y développent leurs barbes touffues jusqu'à ce que celles-ci, touchant la terre, puissent prendre racine et se constituer ainsi en une série d'arbres verticalement parallèles, produisant à leur tour de nouvelles barbes non moins majestueuses que les premières. Cette multiplication ne devant pas avoir de limites,

¹ Genèse, XLIII, 25.

on comprend que sur les branches d'un boabab toute une famille puisse se loger, si les tigres et les serpents n'y ont pas déjà élu domicile. Le santal, le bambou, le caoutchouc, le cocotier, le bananier sont ici luxuriants. C'est sur les arbres bibliques, le térébinthe, le pistachier, le caroubier, le sycomore que se portent plus spécialement toutes nos observations. De nombreux kiosques transforment à certaines heures ce lieu, maintenant si paisible, en une sorte de foire aux fleurs très animée. Au sommet d'une grotte, où la main de l'homme a imité l'œuvre de la nature, jaillit une belle cascade qui alimente un canal. Le canal lui-même forme un bassin où des cygnes et des enfants, dans de petites barques, poussent des cris de joie. Volontiers on s'arrête à contempler ce spectacle de la vie, quand on a les yeux encore pleins de momies et de tombeaux.

Notre soirée a été employée à visiter des mosquées. Difficilement le touriste se dispense de cette promenade à travers les principales maisons de prière de l'Islam. On n'y entre qu'en quittant sa chaussure ou, singulière contradiction, en la compliquant d'une seconde qui appelle toujours l'agréable baghchich. On suppose que celle-ci est plus propre que celle-là, mais on ne le démontre jamais. Quoi qu'il en soit, cette complaisance qu'il faut avoir pour les préjugés des disciples de Mahomet me révolte, et je ne m'y conforme qu'avec une vive répugnance pour n'être pas désagréable à mes compagnons. Renoncer à parcourir cette série d'é-

difices dont les plus architectoniques tombent en ruines, et les plus neufs, avec leur coquetterie, tenant beaucoup plus du harem que du temple, ne disent rien au sentiment religieux, serait pour moi un mince sacrifice. Sur quatre cents mosquées, j'accepte d'en visiter quatre.

La plus ancienne est celle de Touloun. Deux inscriptions en coufique, ancienne écriture arabe, sur les murailles de la cour, attestent qu'elle a été bâtie en 879. Son plan rappelle, dit-on, la mosquée de la Mekke. Ce qui est plus étonnant pour nous, c'est qu'on y trouve l'ogive dans ses harmonieuses proportions. Chacun sait qu'elle ne fit son apparition en Europe que trois siècles plus tard. De ce côté, les Arabes marquèrent donc la voie à nos architectes du moyen âge.

S'il en fallait une autre preuve, on la trouverait dans le portique qui orne la cour de la mosquée du sultan Hakem. Ce prince, si tristement célèbre par son orgueil, ses bizarreries de caractère et ses crimes, fit bâtir le gracieux monument vers le commencement du XI^e siècle. Aujourd'hui il menace ruine. Deux jolis minarets semblent protester contre ce prochain anéantissement.

La plus grande des mosquées de la ville est celle de El-Hassan, à un angle de la place El-Roumeileh. Elle mesure cent quarante mètres de long sur son grand axe. Nous la visitons, conduits par deux fillettes de quatre ans qui nous expliquent en arabe chaque détail, sans soupçonner que nous ne comprenons pas un traître mot de ce qu'elles

disent, et comme s'il était entendu que tout homme, parce qu'il est homme, doit savoir cette vieille langue de l'Orient. Le soin que leur mère donne à leur jeune chevelure est en raison inverse de celui qu'elle ne donne pas à leur visage et à leurs vêtements. Elles sont tout à fait malpropres. Huit petites nattes, habilement tressées, tombent gracieusement sur leurs épaules. Un musulman se purifie dans la fontaine de la cour, où tout à l'heure d'autres viendront boire. Trois salles, qui s'ouvrent sur cette cour par un très bel arceau, abritent les croyants contre les ardeurs du soleil. La quatrième, vers l'orient, est celle de la prière officielle. Là se trouve, dans la direction de la Mekke, le khibleh ou niche de l'iman, et le mimbar ou chaire du prédicateur. Derrière est un mausolée. Une tache noire sur le pavé indique le lieu où le sultan immola son vizir infidèle. Ici encore le bois et le plâtre sculptés se détachent de partout. Un haut minaret, une coupole hardie et une fort belle porte expliquent au dehors que cette mosquée ait occupé jadis le premier rang parmi toutes les autres.

C'est un principe, chez les Arabes, de bâtir toujours sans jamais réparer. Aussi chaque prince musulman a-t-il trouvé plus naturel d'édifier sa mosquée que d'entretenir celle des autres. Mais ce nouveau, que chacun crée à sa guise, vaut-il bien l'ancien qui s'en va ? Nous nous le demandons en entrant dans la mosquée de Méhémet-Ali, qui, du haut de la citadelle, domine la ville entière. Les marbres précieux, l'albâtre, les dorures, les

œufs d'autruche, les lustres, les riches tapis y abondent. Est-ce religieux parce que c'est brillant ? Je ne le pense guère. L'heureux rameur de caïk de Constantinople, devenu le maître de l'Égypte, avait jugé que c'était beau. Il mourut sans achever son œuvre. Son tombeau est au sud-ouest, près de la porte.

Nous sommes ici dans la citadelle. Toutefois rien jusqu'à présent, ni soldats, ni canons, ni défense d'entrer ne nous en ont avertis. Les voitures, les ânes, les mendiants y courent en toute liberté. Du haut de son rocher, elle commande la ville, mais elle pourrait être commandée elle-même par des batteries dressées sur le Mokkatan. Au reste, ceci nous important très peu, nous nous applaudissons de cette faculté laissée au public d'aller et de venir comme il lui plaît, et nous en profitons pour contempler à l'aise, du haut de la plate-forme qui avoisine la mosquée, l'inverse du panorama que nous avons admiré hier du haut des pyramides. C'est à peu près sous la même lumière, car le soleil commence à baisser.

A nos pieds est la rue tortueuse où, en 1811, furent massacrés les mameluks. Méhémet-Ali les fit fusiller là par des soldats albanais, au moment où ils sortaient du joyeux banquet qu'il leur avait offert. On nous indique le point par où l'un d'eux lança son cheval dans l'espace et parvint à se sauver. Au delà se déroule un immense tapis bigarré de toitures plates avec auvents pour recevoir la brise du nord, quand elle souffle.

Au-dessus des maisons planent de blanches coupoles, dominées elles-mêmes par une forêt de pittoresques minarets. Dans les rues étroites et capricieuses une fourmière humaine s'agite, un vague tumulte s'élève, les couleurs les plus voyantes font comme un long semis de bluets, de pâquerettes et de coquelicots. Sur les places les vendeurs finissent leur journée. Près de nous, le marché des chevaux est presque vide. Ça et là des bouquets de verdure, où les palmiers dominant, se balancent dans l'air. Plus loin, l'île de Roudah, le Nil, Boulaq, Choubra forment la riante enceinte de la ville. A l'horizon, derrière les grandes allées de lebbaks, notre œil se repose au delà des sombres villages et des vertes plaines sur les pyramides, que le soleil dore à leur sommet, et qui détachent sur le sable jaune du désert ou l'azur du ciel leur gigantesque dentelure.

Nous nous arrachons à cette délicieuse contemplation pour visiter, avant de quitter la citadelle, le puits de Joseph ou de Saladin. Il était destiné, avec plusieurs autres, à alimenter d'eau la citadelle en temps de guerre. On y descend par une pente en spirale assez douce pour que des buffles puissent y aller mettre en mouvement la sakkieh, destinée à monter l'eau. Creusé à quatre-vingt-huit mètres de profondeur, et par conséquent à un niveau plus bas que le Nil, le puits n'est jamais à sec. Aujourd'hui il est devenu inutile. Ce beau travail n'en est pas moins digne de figurer à côté des prodigieuses entreprises de l'ancienne Égypte.

En rentrant, nous nous arrêtons devant un conteur arabe, sorte de rhapsode qui débite quelque une de ses compositions. Elle est assaisonnée de gros sel, à en juger par ce que nous dit le bon frère Angelème et par les éclats de rire qu'elle provoque. Le geste du poète est animé. Son œil brille. Il parle autant qu'il chante, et, ce qui est assez ordinaire aux gens de son métier, il est content de ce qu'il dit. L'auditoire demeure suspendu à ses lèvres. Plus d'un Arabe, pour mieux entendre, renonce à son narguileh, qui est pourtant la jouissance suprême des fils de l'Islam. Ce peuple tout entier est poète, et plus que tout il aime la poésie.

Mercredi, 29 février.

Jadis les Romains, pour défendre la tête du Delta, construisirent au pied du Mokattan une forteresse sur une ville bâtie peut-être ou habitée par des Assyriens venus en Égypte avec Cambyse, et appelée Babylone. La forteresse subsista jusqu'au VII^e siècle. Quand les Arabes, après un siège de sept mois, l'eurent renversée, ils élevèrent à sa place une nouvelle ville appelée El-Fostat, *la Tente*, en souvenir de la tente qu'Amrou avait dressée là. C'est aujourd'hui le vieux Caire.

Je fais ces observations pour rendre plus acceptable la tradition qui montre à El-Fostat le lieu où aurait vécu la sainte Famille réfugiée en Égypte.

Au fond, son séjour ici n'a en soi rien d'impossible, car il s'y trouvait des Juifs comme dans tous les autres centres commerciaux du pays. Ils pouvaient même y être nombreux en raison du transit de marchandises, très considérable sur ce point. De ces Juifs, quelques-uns pouvaient être amis ou alliés de Joseph et de son épouse. Venir s'abriter auprès d'eux était assez naturel. Communément toutefois on reconnaît que la suite des faits, dans l'évangile de l'enfance, si elle n'exclut pas un long voyage dans la terre d'Égypte, semble loin de l'indiquer. Quoi qu'il en soit, c'est ici le premier souvenir du Maître que nous rencontrons. Allons le vénérer.

Par une rue tortueuse, — la rue et l'église sont au-dessous du niveau des autres rues et des maisons, signe non équivoque d'une haute antiquité, — pitoyable avenue d'un sanctuaire plus pitoyable encore, nous arrivons à l'église copte de Madame-Marie, Sitti Mariam. Un prêtre schismatique et son fils, misérables et humbles tous les deux, nous en font les honneurs et nous tendent ensuite la main pour avoir une aumône. Nous la donnons de bon cœur. Qui donc relèvera ce sacerdoce avili et si loin d'un passé où il eut quelque gloire? La lumière? Mais quand percera-t-elle assez vive dans ce milieu d'insurmontables ténèbres?

Dans la crypte, fort ancienne, comme l'indiquent des croix coptes sculptées sur les murs, on nous montre les sièges respectifs de la sainte Vierge, de saint Joseph et de l'enfant Jésus. S'ils étaient

authentiques, il faudrait en conclure que les membres de la sainte Famille vivaient à distance les uns des autres et dans des rapports plus officiels qu'affectueux. Mais c'est ici la fioriture de cette imagination orientale que nous devons nous résigner à retrouver un peu partout dans ces pays où la crédulité supprime la science et la légende supplante l'histoire. Grâce de ces détails puérils! Dites simplement : « L'enfant Jésus a vécu là. » Nous répondrons : « C'est possible, » et nous tomberons à genoux pour prier.

L'île de Roudah n'est pas loin. En longeant une rue où les charpentiers abondent, — ce corps de métier se serait-il perpétué ici depuis Joseph? — nous allons la visiter. Ses grands arbres en font un parc délicieux. Vis-à-vis de l'hôpital Kars-el-Aïn on nous montre le vieux palmier qui, aux yeux des Arabes, marque la place où Moïse fut exposé. Plus au sud est l'embranchement d'un canal fort ancien, recreusé et restauré par Amrou. El-Kalig divise la ville du sud au nord en deux parties à peu près égales, avec cette différence que la partie du couchant est la plus moderne et la plus belle. C'est ici que jadis, chaque année, une jeune vierge parée comme pour l'hymen était précipitée dans les eaux du Nil, au moment où la forte crue d'août faisait tomber la grande digue. Aujourd'hui encore, la même digue s'ouvre avec quelque solennité. Au moment venu, le canon tonne, les musiques militaires jouent leurs airs les plus joyeux, et on jette une fiancée

(*arouseh*) entre les bras du fleuve qui la dévore. Heureusement que la fiancée moderne n'est plus qu'un morceau d'argile. Pour le Nil cela vaut tout autant.

Sous les vergers en fleur nous arrivons à l'appareil destiné à marquer la crue annuelle des eaux. C'est vers les premiers jours de juillet que celles-ci commencent à monter de quelques centimètres. Leur teinte devient verdâtre, et le filtre ne saurait les dégager de la substance malsaine qu'elles se sont assimilée. C'est le phénomène du Nil vert, qui dure la moitié d'une semaine. Le fleuve, en descendant du plateau central de l'Afrique au moment de la fonte des neiges, après les grandes pluies de la zone tropicale, entraîne dans sa première crue les eaux boueuses et verdâtres qui ont croupi six mois dans les plaines marécageuses de Darfour. Si pénible que soit pour le fellah cette première transformation du fleuve béni en eau qui n'est plus potable, elle est saluée par des cris d'allégresse. Aussi bien toute la nature épuisée, dévastée, brûlée par le soleil et le khamsin, attendait avec impatience le moment où, soulevant graduellement ses flots, à travers sa période verte ou même rouge de sang, le Nil renverse les digues et va semer partout la fécondité, la fraîcheur et la vie. C'est une immense joie dans toute la vallée. Les mères plongent leurs enfants dans le fleuve sacré. Les fellahs, transportés d'enthousiasme, courent dans la boue; les buffles en extase y prennent un bain prolongé. Jusqu'au

20 septembre, le Nil monte sans cesse et arrive en moyenne à huit mètres au-dessus de l'étiage. Pendant quinze jours il demeure stationnaire. Puis la décroissance s'accroît. En rentrant dans son lit, jusqu'à fin octobre, il laisse derrière lui une forte couche de limon. Là, avec une exubérance prodigieuse, la vie se montre aussitôt. Les insectes pullulent, les grandes herbes poussent, mais la place n'est pas pour elles. Le fellah suit pied à pied les eaux qui reculent, et il commence aussitôt ses semailles. Au mois de mars les blés sont grands, les vignes bourgeonnent, on coupe les foins.

Le nilomètre, pendant toute la durée de la crue, est attentivement surveillé. C'est une colonne graduée au milieu d'un puits carré, où nous descendons pour examiner de plus près l'échelle qui mesure les espérances et les appréhensions du pays. Ce monument a été construit en même temps que la mosquée de Touloun, si on en juge par les inscriptions en caractères coufiques qui s'y trouvent. Ici encore deux arceaux accusent l'existence de l'ogive en Orient avant le onzième siècle.

En revenant sur nos pas, nous rencontrons un nain à grosse tête; c'est un nègre de la plus belle eau. M. Vigouroux l'examine attentivement. Il appartient à un pacha, dans la maison duquel il joue le rôle des nains à la cour des rois de France. C'est un Akka, peut-être un descendant des Pygmées. Tout est absolument disproportionné chez lui. Un petit enfant, à qui on le montre, se sauve en pleurant.